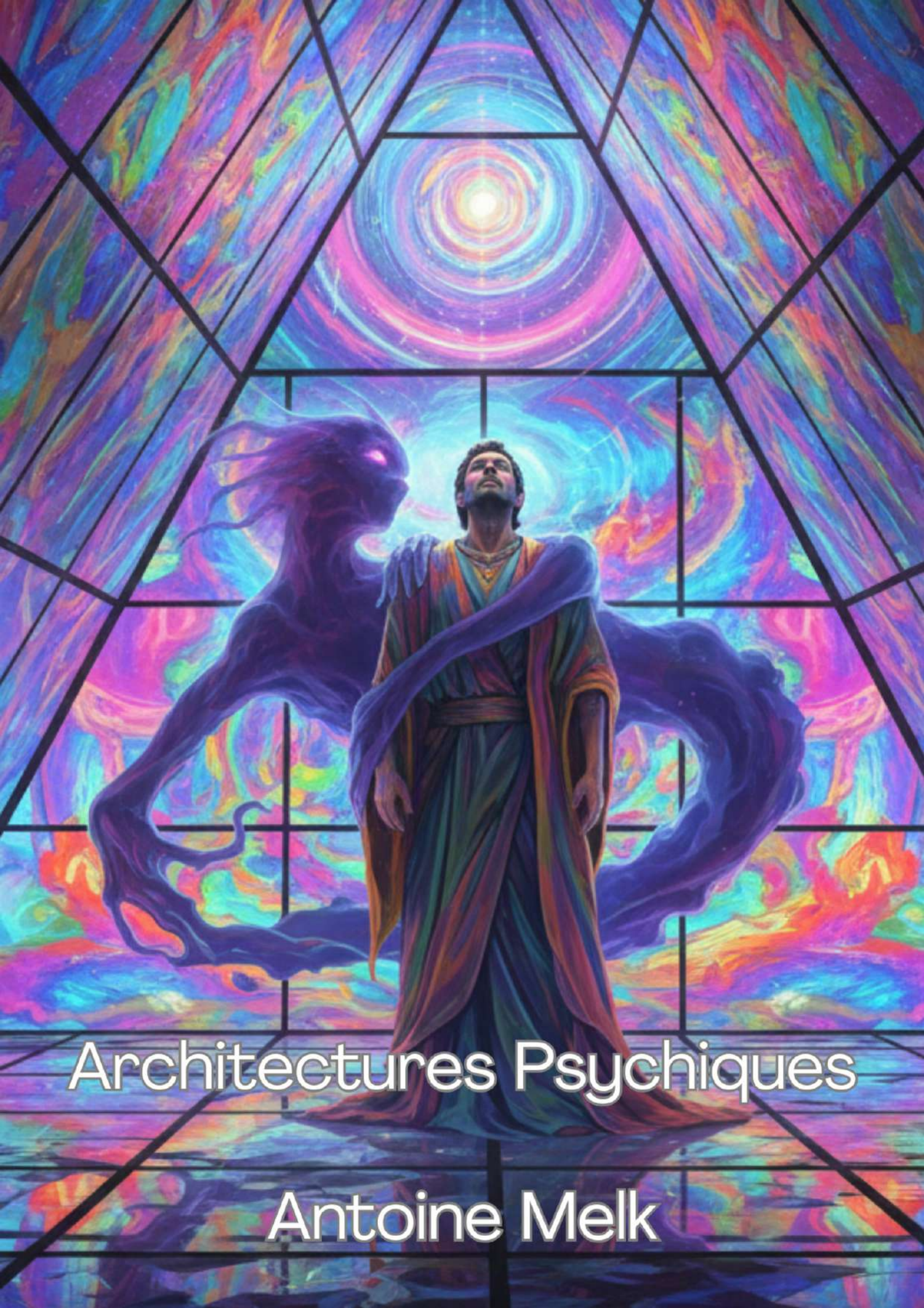




Architectures Psychiques

Antoine Melk

Aussi loin dans ma mémoire que je me souviene, j'ai toujours vu des Singularités, des Contingences, là où les autres voient la Réalité.

Et si l'Esprit serpente par les artères cérébrales, comme des branches nourricières et tortueuses vers la Pensée construite, il me semble évident que la Psychée humaine ne se limite pas à cela fondamentalement.

Un souffle spirituel nous envoûte, nous anime.

Le vent transporte avec lui les rêves, les espoirs, et l'imagination à travers les fleuves et la mousson, jusqu'à l'origine du monde et des Dieux, convergeant vers un même Temple où se trouveraient des réponses aux mystères, aux questions que l'on n'ose plus poser depuis l'aube des civilisations.

Comme je sens sous ma main droite, les écailles de ce serpent doré, cette sensation me paraît évidente, rassurante, comme témoignant du fait que nos péchés sont déjà pardonnés depuis la nuit des Temps. Je lève les yeux vers un ciel blanc, où la lumière du soleil ne se distingue pas de l'ozone, seule l'entrée de ce Temple surgit devant moi comme sortir du sol, revenu du passé, un passé si lointain que l'archéologie ne peut en parler, mais à la fois si proche que nous le sentons tous courir dans nos cœur...

Alors je me décide à passer la porte, au risque de ne pouvoir oublier la Vérité que j'y trouverai, Vérité, le Secret qui une fois révélé, on le sait, à la fois libère et enferme par son aspect implacable, inéluctable, accompli, mais surtout face à ceux qui ne voient pas, car l'on devient alors un Paria, le semeur de troubles, le problème dans le système, dans la matrice du monde.

Je passe cette porte, c'est finalement comme passer une strate de la Conscience, j'ai l'impression de descendre, et de m'élever à la fois. La sensation du réel semble s'amenuiser lorsqu'on explore ce type d'architecture, le corps semble devenir un véhicule, presque superflu, de l'Esprit qui l'emprunte.

Sur les murs, des décors, des fresques, des fleurs dorées.

On se laisse envahir par la beauté lorsqu'elle est visible et travaillée, sachant que l'essentiel ne l'est pas.

La pièce adjacente est remplie de masques, certains sont sur les murs, d'autres manquants, probablement vendus. Deux créatures moulent ces masques d'argile, elles semblent avoir l'air de dieux, mi-homme, mi-animal. Ces masques sont censés agrémenter le décor, ils y ont leur place, ce qui me laisse penser que ces dieux ont bâti à la fois le Décor, et conceptualisé les masques que les personnages devraient porter pour en faire partie.

Au passage, je prends une coupe d'un Élixir qui m'est proposé pour porter le masque de l'artiste ou du fou mais je sais que ce masque, il se dessine seul, non pas à partir d'argile, mais du regard des autres sur moi. Je suis ému en voyant ces masques théâtraux antiques et contemporains à la fois : celui du banquier, celui du vilain, du paysan ou de l'artisan, du médecin... Chacun à leur manière me fait vibrer, j'ai tous envie de les embrasser : comme si cet élixir m'avait rapproché émotionnellement d'une forme de contemplation sociale, dans laquelle je perçois la beauté et le geste artistique des surfaces, des visages avec cette vision esthétique

où tout devient évident, cohérent, comme faisant partie d'un Tout à la fois cohérent et harmonieux, dont je ne fais vraisemblablement pas partie, mais qui me touche par son émotion.

Tandis que je marche lentement vers la deuxième salle, je me sens accompagné par une présence à la fois sombre et bienveillante, une main dans mon dos qui me guide dans cette visite du Temple initial.

La deuxième salle paraît complètement déconnectée de la première, mais cela ne me surprend finalement pas : elle est remplie de bruits, d'odeurs et d'êtres déformés par un travail acharné. Certains écrivent sur du papyrus, d'autres frappent avec des masses sur de la pierre. Chacun semble avoir épousé la forme de sa fonction, comme devenu la pièce d'un système mécanique, sans retour possible en arrière, tant le corps de ces êtres incolores a épousé les formes de ces rouages.

Aucune émotion ne me frappe dans cette pièce finalement neutre, réaliste, sans travail esthétique, sans volonté de séduire. C'est un peu la deuxième face de l'autre pièce qui permet de lisser, de laisser par son empreinte esthétique, une persistance, et de faire oublier cette forme de Réalité, sinon, la visite n'aurait à priori aucun intérêt.

Mais je comprends qu'il faut aussi le voir, l'accepter, cette salle c'est un peu la métaphore du corps dont on s'encombre, si le corps est un outil, dans ce cas, pourquoi y laisser véhiculé notre esprit ?

Si une chose transparaît, c'est une forme d'acharnement presque superflu de ces corps à remplir leur fonction dans le système, comme si cela leur était vital, comme si rien d'autre ne comptait véritablement, mais leur esprit semble loin, peut être plongée dans une forme de rêverie qui leur permet d'oublier l'effort infini.

Après ces deux salles, je décide de m'asseoir dans un couloir rouge et doré, sur le bord d'un hamac. Une créature féminine blanche et fine avec des yeux noirs m'apporte un rafraîchissement et me parle dans une langue que j'ai dû oublier. Ses mots m'apaisent, ou plutôt, le son de sa voix qui est une forme de musique : j'ai besoin de ce son pour retrouver le courage de continuer la visite, car il réchauffe mon cœur.

Lever le voile qui sépare ce couloir de la pièce suivante : "c'est comme ouvrir un œil de plus, un œil que, quelque part, on ne peut plus refermer." me murmure l'ombre bienveillante qui m'accompagne.

Je passe deux piliers en pierre de quarante mètres de haut ouvrant sur une immense bibliothèque, dans laquelle des oiseaux dotés de main écrivent sur des parchemins. Ils écrivent probablement des Souvenirs, l'Histoire ou tout ce qui peut s'écrire afin de ne pas être oublié. Ce qu'ils font me paraît utile dans le sens où tout est amené à disparaître un jour, même ces parchemins, mais eux dureront tout de même un certain temps, plus que la vie du corps de ces oiseaux.

Ces écrits en les lisant, semblent se contredire, se croiser, ils semblent incohérents, mais c'est pour moi ce qui en fait la beauté. Ils semblent

autant de prismes de vision dispersées dans les parchemins, permettant à chaque oiseau de laisser une trace de son passage à travers le Temps ! Les oiseaux qui ont fini d'écrire s'envolent simplement, sans amertume, légers et intègres d'avoir laissé leur Message derrière eux...

La salle suivant est comme un gifle qui me fait un bien fou, une libération : une érection psychique et dopaminergique - de la Musique, des Nymphes, des Satyres, des formes, des couleurs, des créatures tout droit sorties des rêves qui surgissent en face de moi, comme dans mon esprit ! Le fantasme, l'imaginaire, des corps nus qui brûlent de désir, la passion, des dessins d'enfant qui se transforment en dessins d'adultes. Je grandis à l'image de mon sexe dans cette sphère fantasque, complètement folle et sensationnelle, sensuelle où je me perd comme dans un refrain.

Les guitares grondent comme un cri de Libération : et je sors de mon corps, véritablement, comme une larve de sa chrysalide. Je sors de tous les carcans, de toutes ces foutues cases que la société me dicte. Comme si des milliers de mains bienveillantes m'invitaient à une expérience sensorielle inédite, spécialement pensée pour moi. J'y revois des visages, ceux de femmes que j'ai aimé, des corps, d'hommes et de femmes que j'ai envie de toucher, de goûter.

Autant d'explosions de sensations qui, comme des anévrismes qui explosent dans mon cerveau, me donnent la sensation douce de quitter ce monde matériel. Un soulagement, une fin, le début d'une vie qui trouve sa source là où les barrières du réel s'effondrent, laissant place à

un monde bien plus vaste où réel et imaginaire s'entrecroisent dans un élan surréaliste, une énergie vive et puissante qui vivifie mon âme.

Une femme surgit, belle, virtuose, et se transforme en phallus, puis en créature aillée, volant au gré de ses désirs. Les sexes et les identités se confondent, hommes et dieux ne font plus qu'un dans une instantanéité mixte et pluriforme.

Ce qui est informe devient forme, et les formes et images se superposent et se confondent dans un kaléidoscope psychédélique. La Limite entre mon corps et mon esprit disparaît soudain, le tout ne faisant qu'un dans une continuité espace-temps, où les courbes dimensionnelles deviennent les courbes des hanches d'une femme qui m'appelle à la féconder. La Vie, l'éternité dans l'instant.

La Libération de cet imaginaire me procure un carburant si essentiel dont, je sais, je ne pourrai jamais véritablement me passer.

Tout explose et se métamorphose simultanément : un est Tout et tout n'est qu'un, ce qui est en bas est comme ce qui est en Haut, et ce qui est en Haut est comme ce qui est en bas.

Il est difficile pour moi de traverser cette pièce sans appréhender le fait de la quitter, mais je risquerais de m'y perdre pour l'éternité qu'il me reste si je m'écoutais.

Se faire violence, c'est également accepter de quitter l'Imaginaire et le Fantasma quand-bien même c'est notre carburant, notre énergie de Vie. La Réalité, comme les autres sphères de notre Esprit, n'attend pas, et il faut l'investir tant qu'il est temps, comme toutes les autres sphères, continuer la visite de ce Temple originel.

Je me retourne et je vous revois, toutes, tous, vous que j'ai aimé, je vous aime encore, éternellement. Merci. Adieu.

Mon mentor me tient l'épaule et me dit "un jour nous danserons le Rock ensemble, mais ici, tu as ton rôle à jouer : apporter la Lumière" très messianique, mais est-ce un problème fondamentalement ? Je pense que l'Individualisme ou le Matérialisme, par exemple, en est un plus grand...

Car dans ce Messianisme Synchrétique, il y a une dimension forte, une forme de poésie dont on ne peut s'abstraire, une réalité du poétique qui brise les limites de ce que l'on peut remettre en question sans s'abstraire de notre Humanité.

"Sachez que je vous Aime" dans tous les sens du terme : spirituel, charnel, sensoriel, sexuel. Humainement je veux tout vous offrir.

Cette idée folle résonne comme un cri de libération de l'essence de qui je suis, un humain qui préférerait mourir qu'abandonner une part de cette humanité au profit de la demi-mesure, de la bienséance ou de la distance individuelle.

C'est sur cette pensée qui résonne en écho que je décide de passer dans la pièce suivante, sans me retourner cette fois.

Vertige de la Pensée ou de cette exploration, me voilà face au vide, dans le sens le plus littéral : un fil tendu dans le ciel.

Ce ciel, à y voir en détail, est un cristal, fissuré par endroit, laissant supposer la structure extrêmement fragile du tout. Si je tombe, je traverserai le cristal et finirai écorché, par tomber dans les nuages jusqu'à atteindre le sol. Qui suis-je pour avoir peur de cela ? Qui êtes-vous pour vous projeter à ma place ? Nous sommes certainement plus proches que bien des amis si vous partagez cette sensation.

Ce fil tendu ne le paraît pas assez, prêt à bouger et à me laisser tomber. Comment savoir si le poids du corps ne fera pas bouger le fil, ne me fera pas perdre cet équilibre si fondamental à tout esprit comme il l'est au corps ? Le poids du corps est un obstacle, mais le poids de l'esprit aussi, en équilibre entre ces différentes dimensions spatio-psychiques.

Comment réussir à garder le fil de la pensée, à tendre à cet idéal où l'harmonie permet de ne pas chuter sur les Valeurs que nous avons érigées, fragiles comme le cristal de notre humanité profonde ? La vraie chute dans le vide, c'est de perdre ses Valeurs.

Les Valeurs sont comme ces mains tendues qui me tiennent lorsque je me décide enfin à traverser, funambule, ce fil de ma Conscience, en équilibre entre mes fantasme, mon imaginaire, la réalité, les apparences et qui sait quoi d'autre !

Je remercie mes Valeurs de me permettre de tenir cet équilibre si précieux et si fragile, pas vous ?

“Rares sont les hommes à la fois fragiles et fort comme vous”

Les mots de mon mentor me hantent dans le sens le plus aimable du terme, comme si un serpent noir nous offrait son venin comme remède à la noirceur de la nuit.

Grâce à ces mots, je me décide à traverser le vide, sur le fil, en trompe-l'œil. Et je le traverse en le regardant, en l'acceptant, en acceptant cette fragilité où figure la lumière.

Le couloir suivant me paraît infiniment long, presque éternel, le temps étant plastique, il mène à une salle noire et dorée, le genre de salle qu'on ne peut atteindre, un sage y est assis, un pharaon probablement, des tigres d'or se meuvent à ses côtés.

Un sphynx me regarde.

Le sage me regarde en silence, comme s'il lisait en moi. Imperturbable, plus encore que mon mentor dans mon ombre.

“Pour atteindre ce degré de sagesse à se taire, il faudrait plusieurs vies”.

Voilà ce que je me dis.

Que nous le sentions à moitié, ou pleinement, cette forme de Sagesse chez la plupart des êtres n'est que temporaire, et impossible à embrasser pleinement.

Pourtant, nous aimons tous la cultiver à un moment de notre vie, comme pour nous assurer que nous avons évolué. Et nous avons évolué ! Le

regard de ce pharaon le prouve : nous sommes devenus les êtres les plus capables de Penser que le monde ait connu.

Si vous lisez ces lignes, c'est que vous avez cette capacité à percevoir l'indicible dans les mots, dans les œuvres, et cela prouve ce que cette image évoque.

“Pourquoi écrire encore lorsqu'on atteint l'indicible ?”

Car les mots n'ont probablement pas une interprétation brute mais multiple, comme les êtres, ils sont des parchemins Vivants !

Je prends un ascenseur, monte - t - il vers le bas ou vers le Haut de cette pyramide sacrée ? Peu importe

Ce qui importe c'est où il m'emmènera !

Et je dois dire que, là où il m'emmène, je ne suis pas déçu !

L'odeur du sang humain, dans tout l'organique que cette vision impose, me procure presque une nature vampirique, tant me nourrir de ce liquide devient absolu. J'ai besoin de Vrai : et le Vrai, c'est finalement le sang. En descendant, mon cœur s'étreint, et des larmes me viennent...

Car l'Amour, c'est certes la Vie, mais c'est surtout la Mort de ceux qu'on aime, de leur départ qui prouve combien on les a vraiment aimé, combien ils nous manquent.

Le sang, quel que soit sa connotation, a une valeur symbolique double et remplie de sens pour moi, c'est aussi l'organique face au mécanique, les êtres de chair et de sang, face aux surfaces stériles et synthétiques.

Du coup, cette couleur de sang me rassure, elle imprègne mon esprit
comme par porosité à travers la pierre et la colore, la revigore.

Je descends dans cet ascenseur rouge vers ce qui semble être le centre du
temple, la fondation qui ferait, en son centre, tenir le temple de l'Esprit.
Ce que nous appellerions la clé de voûte de cette architecture Psychique.
Je marche à présent, des larmes sur le visage, autant que d'oiseaux qui se
sont envolés, autant que d'êtres que j'ai aimés. Mais ces larmes ont bon
goût, ce sang qui se glace dans mes veines me rappelle que je suis vivant,
que je ressens quelque chose, que je suis Humain.

J'aime ce sentiment, au-delà d'une sensation, il s'agit d'un ancrage
intemporel, immortel, celui que j'existais, que j'existe et que j'existerai :
l'Amour.

L'Amour ce n'est pas un fantasme, c'est comme une larme, celle qui nous
permet de penser à l'autre en toute circonstance, et qui nous rassure.

L'Amour, c'est à la fois l'altruisme, l'empathie et le romantisme.

L'Amour est multiple et détaché du corps, il est cette dimension de
l'Esprit humain, immatérielle et si organique qu'elle fait de nous des
Hommes.

Une dimension qui donne du Sens.

La pièce où je pénètre est maculée de rouge, d'organes, d'artères, de
pulsations, on s'y sent comme dans un corps, dans un cœur.

La Limite entre intérieur et extérieur devient floue, irréaliste, dans le sens
où nous pulsons au rythme de ces artères, de ces organes.

C'est comme un rythme, une essence, une odeur, celle du corps qui vit et
qui nous transporte.

Mais surtout, c'est l'odeur des sentiments que nous éprouvons, celle de la
vanille, douce et sucrée, ou celle des épices, intenses et piquantes.

C'est l'odeur de l'oignon qui nous fait pleurer sans explication ou des
fleurs qui nous évadent dans une prairie paisible.

C'est le toucher d'une main qui parcourt notre visage, ou notre sexe, sans
objectif, sans finalité, hormi celui de nous dire qu'il nous aime, c'est à la
fois un message et un testament, désintéressé et inconditionnel. Rien ne
dépend de cela et de cela, rien ne dépend : un geste, une pensée,
immatérielle, éternelle, celle de savoir que l'on a existé pour quelqu'un.

Ce sentiment, cette pièce en est imprégnée, et c'est fort, magnifiquement
touchant, fusionnel entre âme et esprit. Une question surgit sur les
murs : qu'est-ce qui perdure au-delà ? L'Amour semble être une réponse
universelle.

Une vague d'oiseaux mène vers une deuxième pièce en voûte de ce
temple, qui maintient structurellement la cohérence du tout.

Je m'en approche, c'est si lumineux : des lumières vives, un feu immense
qui brûle, avec des fétiches dansant autour en ronde, et chantant.

Comme pour fêter quelque chose qui va arriver.

Ils sont remplis d'un Espoir transcendantal car ils savent que, quoi qu'il en soit, que cela dépende d'eux ou non, cela va arriver, quelle que soit la chronologie de cet événement.

Ils patientent, ils attendent quelque chose, qui sait quoi, chacun quelque chose de singulier. Mais il y a une noblesse absolue à les voir attendre et
Espérer.

L'Espoir n'est-il pas, après tout, le deuxième pilier de l'Esprit, après
l'Amour ?

... Je remonte comme depuis un gouffre abyssal, j'ouvre les yeux, je suis assis sur un banc, une bière à la main, pensant que je devrais raconter ce voyage.

Antoine Melk